

comme d'autres y sont en leur qualité de chanteur de romances ; il venait pour causer comme d'autres pour chanter. En entrant, son esprit allumait toutes ses petites mèches qui brillaient d'un éclat très-vif, et il les éteignait en sortant. — Cydias donnait son esprit, et la maîtresse de maison ne s'inquiétait pas d'autre chose, et les personnes qu'il amusait ne se demandaient point quel pouvait être, dans le fond, cet aimable causeur.

Cependant il avait débuté au barreau, sans études véritables, sans préparations solides, sans goût marqué ; son esprit ne pouvant trouver matière à briller dans les arides plaidoyers du Palais, Cydias ne supporta pas d'être dans un rang indigne de lui, et, de plus en plus, il se dégoûta du métier qu'il avait choisi. Sa vanité froissée l'eût peut-être excité à faire des efforts pour s'élever au-dessus de la foule des avocats ordinaires ; mais son esprit lui montrait tant de ridicules dans le bonnet carré et la robe noire, qu'il préféra se moquer du barreau que d'y réussir, jugeant la procédure une chose tout à fait digne de la comédie.

A ce moment, il se fit dans sa vie une grande révolution. Cydias rencontra dans le monde une jeune héritière, d'une figure aimable et d'une ingénuité gracieuse. Elle lui plut d'abord ; il rechercha les salons où elle paraissait d'ordinaire, et, animé par cette douce présence, il se surpassa lui-même dans la conversation. C'était un feu de saillies, de petits traits, de mots heureux, tel qu'on n'en avait pas vu de longtemps. Et comme la jeune personne riait de bon cœur en écoutant Cydias, il se mit à l'aimer tout à fait. Ce qui causa en lui un phénomène singulier : à mesure que son cœur s'éprenait davantage, son esprit s'engourdissait et se détendait pour ainsi dire ; de telle sorte qu'ayant rencontré enfin l'occasion d'entretenir seul à seule celle qu'il aimait, Cydias se trouva presque muet, et ne put dire que des choses fort communes ; ce qui lui causa une peine profonde, et surtout une grande inquiétude pour l'avenir.

Aussi se déterminait-il tout de suite, afin de sauver apparemment les restes de son esprit, à demander la main de la jeune personne. Mais le père, qui était un homme sage, ne voulut point d'un pareil gendre, et, pour donner à son refus une couleur honnête, il répondit à Cydias : « Mon ami, vous avez trop d'esprit pour nous. »

Cydias se consola d'autant plus vite, qu'il sentit son esprit reprendre, avec son indépendance, toute sa vivacité, et il s'attacha alors à une femme déjà veuve, qui était, aussi elle, renommée pour son talent de conversation. Tous les deux ils s'étaient mesurés dans la *carrière épousée* du bel esprit, et tous deux ils s'étaient trouvés dignes l'un de l'autre, — si bien qu'ils s'épousèrent. D'autres font un mariage d'inclination ou de convenances ; Cydias fit un mariage d'esprit ; il se maria pour *causer*, et l'esprit fut la seule dot qu'il demanda à sa femme, quoiqu'il eût fort peu de bien lui-même. L'esprit ! c'était un pauvre viatique pour un si long voyage. Bientôt les deux époux s'aperçurent que le mariage est toute autre chose qu'une conversation et un assaut de jolis mots, et chacun d'eux trouva que l'esprit de l'autre n'était pas, à beaucoup près, en déshabillé, ce qu'il lui avait paru en toilette. Ainsi fut rompu tout de suite le seul lien qui les avait unis. Au dehors, Cydias et sa femme rivalisaient d'enjouement et de fine politesse ; au dedans, ils se tenaient maussades et silencieux. Leur esprit semblait un masque accroché à leur porte, qu'ils s'appliquaient sur

le visage en sortant, et qu'ils déposaient bien vite au retour.

A ces ennuis domestiques se joignirent encore des revers inattendus de fortune qui obligèrent Cydias à compter sérieusement avec la vie. Père de famille, il lui fallut soutenir sa femme et ses enfants, et il essaya de rentrer au barreau. Malheureusement l'âge des débuts était déjà passé pour lui ; d'ailleurs pouvait-il se remettre à l'étude ?

Alors il songea à exploiter ce brillant esprit qui lui avait rarement fait faute dans la vie : il voulut écrire. Mais c'est surtout dans les lettres qu'il est vrai de dire avec Duglos : « L'esprit est le premier des moyens ; il sert à tout et ne supplée presque à rien. » Il faut de l'esprit pour être poète, il en faut pour être romancier, il en faut pour faire de la philosophie ou de l'histoire : mais l'esprit tout seul, malgré ses admirables ressources, ne peut suppléer à la stérilité du fond, à l'innanité du cœur, à la faiblesse des études, à la légèreté superficielle de la pensée. Cydias n'avait songé, dans le monde, qu'à faire la fortune de chacun des mots qu'il disait, et cette sérieuse affaire l'empêcha toujours d'observer les caractères et les passions de ceux qui l'entouraient. Il n'avait donc rien appris du cœur humain que ce qui était nécessaire pour défrayer son esprit, et il ne trouvait sous sa plume que sa conversation, c'est-à-dire un verbiage élégant, brillant, et qui, sur le papier, perdait même la frivole valeur que lui avaient pu donner le geste, l'intonation et la voix, l'expression du visage, l'à-propos, la circonstance, l'entourage, et mille autres choses matérielles.

La misère se fit sentir dans le ménage *spirituel* ; l'esprit de Cydias reçut de dures atteintes des privations et des chagrins de toutes sortes qui l'assiégèrent, il s'agit, s'attrista, se changea en une humeur noire, en une âcre méchanceté qui s'exerçait contre toutes personnes et toutes choses, se répandant en invectives amères et en blasphèmes.

La femme de Cydias, qui avait essayé d'écrire en même temps que son mari, et qui, sans succès, avait grossi le nombre de nos *bas-bleus*, se laissa mourir de fatigue et d'ennui. Ses enfants, mal élevés, négligés, abandonnés presque, au lieu d'être de petits parangons, — comme leur père et leur mère l'avaient espéré en unissant par le mariage la double richesse de leurs esprits, — paraissaient au contraire de pauvres génies, et n'annonçaient rien de brillant.

Arrivé ainsi, sans honneur ni profit, aux années de la vieillesse, Cydias se vit contraint, pour faire vivre lui et les siens, de prendre un chétif emploi qu'il mandissait tout le jour, qu'il remplissait fort mal, le jugeant indigne d'un homme de son esprit, et qui accroissait encore le mépris qu'il avait conçu pour lui-même. Enfin... Mais à quoi bon pousser plus loin cette plate histoire dont le dénouement ne peut ne pas manquer de dignité et même d'intérêt ? — Cydias a vécu sans rien gagner à la vie, sans y rien apprendre ; son cœur est devenu méchant comme sa langue, amer comme son esprit ; il doit mourir misérablement, sans espoir et sans consolation. Sa dernière heure ressemblera à celle d'un sot, si elle ne ressemble pas plutôt à celle d'un coupable. Il finira en laissant tout le monde et en étant haï de tous, peut-être même de ses enfants, et il accusera encore le ciel et la terre de sa triste destinée, sans vouloir reconnaître qu'il est lui-même l'auteur de tout son mal, que son esprit a toujours été son plus cruel ennemi, et que ce prétendu trésor, dont il a abusé tous les jours de sa vie, s'est changé, dans ses mains, en un poison mortel. ALBERT AURER.

CRITIQUE.

Les Anglais dans l'Inde (1)

III.

Après le départ de Dupleix, l'histoire de la conquête de l'Inde n'a plus de quoi passionner le lecteur français. La défaite que ce départ faisait pressentir s'accomplit rapidement ; et les folies de Lally-Tollendal, trop oubliées parce qu'elles furent trop punies, ne nous présentent qu'un spectacle douloureux, sans profit, sans enseignement, dont il est inutile d'affliger nos regards.

Il ne l'est pas, en revanche, d'étudier, non plus au point de vue historique, mais dans ses rapports avec la politique européenne, le progrès des Anglais dans la péninsule conquise.

Nous avons dit, — ce fait ne doit pas être oublié, — que les premières vues du gouvernement britannique étaient diamétralement opposées à tout esprit d'occupation. Il voulait bien asservir l'Inde à son commerce, la forcer d'accueillir ses marchands, développer autant que possible les échanges avantageux qu'ils faisaient avec l'opulente péninsule ; mais il n'entrait ni dans ses prévisions, ni dans ses desirs, d'y assoir une prépondérance politique ; bien moins, d'y dominer ouvertement, avec les charges énormes et les périls d'une souveraineté régulière.

Mais il était écrit que cette conquête, dont elle redoutait les conséquences, dont l'injustice et la violence répugnaient à la plupart de ses législateurs, s'accomplirait néanmoins au profit de l'Angleterre, pour son bonheur ou son malheur : c'est ce que personne ne saurait dire encore.

Elle fut déterminée par un enchaînement de circonstances imprévues et par l'énergie que volonté des agens anglais. Clive avait compris le système de Dupleix. Il l'employa résolument. Dans un intérêt personnel aussi bien que dans un intérêt patriotique, il voulut, comme son malheureux antagoniste, acquérir le droit de se mêler à toutes les querelles intérieures de la péninsule, et les décider en jetant son épée dans la balance des intérêts opposés. Il grandissait ainsi et la renommée de son pays, et sa propre importance de condottier.

Un prétendant au trône, un tyran menacé par ses sujets, un souverain exposé à l'invasion étrangère, appelaient à leur aide ces vail-lants étrangers dont une poignée suffisait pour changer le sort des combats, et dont les mousquets soulevaient un air embrasé, plus mortel que les vents du Midi. En pareil cas, les Anglais ne manquaient jamais de stipuler des subsides tellement énormes, que les trésors du vainqueur s'en trouvaient, du premier coup, épuisés ; même, le plus souvent, ce royal débiteur était insolvable ; et restait à la discrétion de ses avides créanciers. Ils se servaient alors de lui pour pressurer les peuples qu'ils lui avaient soumis ; ils recueillaient le fruit des épouvantables exactions dont il assumait l'odieuse responsabilité ; puis, quand cet instrument usé menaçait de ne plus leur servir, ils le brisaient, pour le remplacer aussitôt par un nouvel esclave, dont ils escomptaient encore l'éphémère popularité.

Ainsi peuvent se résumer les actes infâmes, les spoliations, les trahisons sans nombre dont se rendirent tour à tour coupables les fondateurs de l'empire indo-britannique. Comme preuves à l'appui, l'histoire d'Ornitchound et de Clive, celle de Mir Joffier, celle de Caussim, et la biographie entière de Warren-Hastings pourraient être racontées ici ; mais ces détails nous

(1) *L'Inde sous la domination anglaise*, par M. Barchou de Penhoen. Paris, 1844.